TABLE DES MATIÈRES

notre invité

DAVID NDAYIZEYE

DÉRACINEMENT

DAVID NDAYIZEYE

FLORENCE THIBAUDEAU

LAURIE-ANNE JALBERT

ALEXANDRE PICHÉ

JÉRÉMIE CLERMONT

ANTOINE BENCSICS-VACHON

MARIE-LÉO MACDONALD

VALÉRIE TRUDEL

MORGANE GORDON

MARIE-PIER MOREAU

CLÉO JACOB

ZOE LEDUC

EMMANUELLE TARDIF

JAVIER MARVIN MATUTE

FLORIANNE BEIGNET

LOUNA MAROIS-DEMERS

notre invité

DAVID NDAYIZEYE

PRÉSENTATION

C'était le 27 février 2020. Dehors, une tempête hivernale se préparait. Nous étions moins que prévu dans le petit local de théâtre, mais tous ceux et celles qui y étaient ont assisté à un moment inoubliable.

David Ndayizeye, arrivé au Québec au début de l'année scolaire grâce au programme de parrainage d'étudiant réfugié, a livré à cette occasion un témoignage poignant sur la guerre qu'il a vécue dans son pays, sur les deuils qu'il a dû faire, sur la nouvelle vie qu'il bâtit à présent.

C'était avant la pandémie et nous étions ensemble.

En plus d'avoir généreusement partagé son expérience, David nous a fait l'honneur de participer à la revue. Nous le remercions chaleureusement pour le texte qu'il a écrit.

Naissance, moment joyeux de célébration
Naissance, l'aube de la rédemption des nations
Quoi faire quand sa naissance ressemble à l'enfer ?
Accueilli par la haine, bercé par la guerre qui déchire les familles
Des tam-tams de bombes, mélodie décevante tel un rougissement
Destin merdique que vivent des compatriotes

Un sort pénible que vivra l'enfant innocent
L'enfant payant les malheurs subis par ses ancêtres, oh enfant
De la nuit et pas du jour, enfant résilient et fort, sois fier et persévérant
Ta mémoire décevante, ton futur incertain, ton espoir teint en noir
Ta nuit pleine de cauchemars et le jour plein de réalités perçant le cœur
L'humanité ne te compte pas, mais qu'espérais-tu ?

Fleur fanée dès son bourgeonnement, l'enfant rate sa jeunesse
Peur omniprésente, bataille constante de sa vie
Qu'apporte le salut à un jeune captif de son propre père ?
À l'aube de sa fougue, ce jeune fut emprisonné et rendu impuissant à jamais
Ce jeune molesté dès sa naissance se retrouve et se perd
Que pourra-t-il faire pour se retrouver et ne plus jamais se perdre ?

David Ndayizeye

DÉRACINEMENT

LA FUITE

Au loin, la patrie au fond d'un camion, on reconnait l'hymne national sifflé par les balles.

Le champ de poussière qui a aspiré les corps, les sons sur la langue, le goût de terreur nocturne. Le marécage a fait fondre l'espoir.
La vie en chien de fusil, le martèlement des minutes invisibles, l'aridité de l'eau. Le silence des cris grignote l'âme.
On cherche de l'ombre sous les lambeaux du drapeau, ils étalent les corps comme de vieux draps qui ne sèchent pas, qui ne sècheront jamais.

Les vies en muselière, les plantes déracinées, les pots cassés, le saccage du salon.
La maison ouverte, l'écho de la chambre du fond, le vent qui entre par la fenêtre de secours.

Les jambes courent, les jambes fuient, les jambes abandonnent, tire-toi.
La tête suit, la tête tourne, la tête se retourne, ne me tire pas.

La vie qui fuit, s'enfuit, s'enfuir.

Florence Thibaudeau

vrombissement sourd moteur acide
l'extérieur défile enfin
quand le vent recommence à filer

derrière les portes barrées
les jours étaient devenus nuits
et s'étaient empilés les corps déracinés

ceux qu'on avait traînés loin des oreilles
prétextant la protection souveraine
pour dissimuler l'abominable sous l'ignorance
traumatismes qu'on traduit par
démocratie police justice

mais il y a eu une faille dans leur système
en transportant les âmes sans nom
un homme a fui de la valise tremblante

sur la poussière mouillée
il court à l'ombre des viseurs
dans un marécage sous les bruits militaires de l'aube
il retrouve caché sa liberté sans repère

sur la route pleine de vase
les gens vont au marché en voiture
et l'homme boue émerge
du monde parallèle des persécutés

il marche
s'assoit sur le sol
étourdi de la rapidité des roulements
indécis quant au prochain pas

après que les nuits se soient empilées comme des rides
devant l'horizon apatride
ses yeux déboussolés cherchent une direction

sans savoir si les maisons se tiennent toujours
si l'eau peut être encore bue
si la ville désillumine les étoiles
si après les morts, un monde existe encore
pour les ressuscités

TÉMOIGNAGE

Le grand tapis du paysage se retire sous tes pas. Tu es loin de la ville de ton enfance, dans le désert de la nuit. On te cherche, l'arme au poing, dans les broussailles, dans les marais. Ton souffle, tu le retiens, le visage contre la noirceur du sol. Tu ignores si tu verras poindre la lumière du jour. Cette attente dure le temps d'un crépuscule, un mois, cinq ans. Ce que tu as perdu, et comment tu l'as perdu, tu le passes sous silence. Mais les trous de la parole n'effacent pas le souvenir. Comment es-tu arrivé là ? Qui es-tu à présent dans ce pays tranquille, avec en toi ces broussailles, ces marais, la noirceur du sol, le grand tapis du paysage ? Après cette nuit que tu croyais sans espoir, le matin s'est levé pour le reste de ta vie.

CONTRE-NATURE

Parmi les jours de longues vies
S'élançait une jeune pousse
Mais le temps vint à s'assombrir
D'épaisses silhouettes surgirent

Sonnant la nuit, elles renversèrent le sol
Arrachèrent l'air en terre, trahirent leur chair
La plante, à leur merci, suffoquait
Ses racines, en flammes, nourrissaient la guerre

Une pousse, clouée contre le ciel
Dont on a kidnappé le chez-soi
Tordue par les siens puis
Enfermée dans le néant

Brisée tels les décombres
Écrasée par la confusion
Mais avec pour vestige le courage
La victime fuit, telle la lumière

Le refuge l'accueillit, mais l'espoir la quitta
Elle se croyait morte, molle comme
La boue, camouflée comme
Des droits, tachée comme
Une pousse collée entre les faux dilemmes.

Jérémie Clermont

BENCSICS

Je ne connais pas mes racines
elles m'ont quitté à la guerre
dans les larmes la peur le sang

mon grand-père s'est fait déraciner
son frère et lui abandonnés seuls sur un bateau
séparés dans un pays qu'ils ne connaissaient pas
chez des gens qui ne parlaient pas leur langue

on me raconte
qu'ils se passaient le ballon
avec les pieds
qu'ils ont fuit
avec les pieds

mon grand-père en a perdu son frère
j'en ai perdu la langue
il en a perdu son nom
je l'ai caché dans une boîte
je le regarde et l'étudie

je n'y trouve aucun autre sens
je n'y trouve que mes racines.

Nem ismerem a gyökereimet
a háborúban hagytak engem
könnyekben félelem és vér

a nagyapám kiáradt
ő és testvére, elhagyatott, egyedül egy hajón
majd elváltak egy olyan országban amelyet nem ismertek
olyan emberekkel, akik nem beszélték a nyelvüket

mondják nekem
hogy átadták a labdát
lábakkal
menekültek
lábakkal

a nagyapám elvesztette a testvérét
elvesztettem a nyelvemet
elvesztette a nevét
hogy elrejtettem egy dobozban
Nézem, tanulok

Nincs más értelme
hogy a gyökereim

INCENDIE

bien avant l'aube
je dépouille ma mémoire de courtepointe
une carcasse de cendres
s'impose dans mes souvenirs
des lambeaux de lumière
transpercent mon histoire
je retrouve dans l'horizon brûlant
ma feue maison
devenue néant

TU M'AS OUVERT LA PEAU, FERMÉE AU MONDE

tes mains déchirent mon cœur
sans pitié sans regrets
tu me regardes saigner
les yeux brillants la voix pleine de rires
des mains s'accrochent à moi

partez…

elles viennent de partout
leurs poignes
marquent mes bras
d'ecchymoses pourpres
claustrent mes épaules
jusqu'à entailler ma peau
briser mes os

j'ai peur de me lover dans tes bras
que tu comprimes mon corps
et m'emprisonnes
tu m'étrangles et je suffoque
jamais tu n'arrêtes de me couper le souffle

quand j'ai commencé à manquer d'air
je me suis coupé les mains

LSQ

laisse fondre ta langue sur tes mains qui respirent
elle se sectionne cireuse
pend lourdement sur tes lèvres discontinues
la parole se franchit difficilement
omets ta voix

estompe-toi
tu écumes à double-sens dans le creux de ta main
laisse fondre ta langue sur tes mains qui s'expriment
les mots ne font pas de bruit
gestes mousseux
ils suintent un signe
glisse tes doigts sur ta paume pour écrire à pleins poumons

les mots vivent en suspension
poings allégés dans l'espace 3D
plie tes doigts crée ton personnage
être n'existe pas
l'intelligence n'est qu'un doigt crochet
un x qui résonne

l'écho gronde dans mon palais
la cire coule de tes lèvres humides
ta langue se danse
ta bouche nondit tes paroles
tes mains parlent ta voix

Morgane Gordon

LA MARÉE DES ANCRAGES

Marre des marées
De la guerre, des atrocités
Mes larmes silencieuses
S'égarent sans ancrage
Comme érosion rocailleuse
Sous-sol gavé d'abîmes

Marionnette des attelages
Sous la ficelle des amarres
Ferme les paupières
Fissurées à chaque cargaison

Mon paquebot tête haute
Se perd dans les méandres
Continue de prendre les vagues
Sans connaître sa destination
Accoste au prochain rivage
Renaît de ses sanglots.

ÉPAVE

Les kilomètres défilent
Toujours plus lourds
Toujours plus étouffants
Je m'y noie

Les vagues croissantes de ton absence
Me tirent loin de la surface
Loin de mon soleil
Tel une misérable sirène
À la queue sciée

La brise devient tempête
La bruine devient averse
Je ne les remarque plus
Comme on ne remarque plus la pluie
Après avoir plongé
Dans un océan enragé

Comme une bouteille à la mer
Je t'ai jeté mon cœur
Il ne t'atteint pas
La bouteille s'inonde d'eau amère

Elle coule
Elle a coulé

Mais voilà
Une lumière filtre
À travers le plafond de l'océan
Faisant scintiller l'armure de verre

Le poids des kilomètres disparaît
Ma tête émerge des profondeurs
L'air glacial pénètre ma gorge mes poumons
Réanime mon souffle

Enfin je perçois le phare
Enfin le soleil
Enfin la maison

ÉTRANGER

Je me réveille dans une pièce qui m'est inconnue. Une chambre dénuée de personnalité a remplacé mon grenier coloré de style bohémien. Confuse, je tente de me souvenir de ce qui m'a menée là. Je me souviens vaguement d'un bar avec mes amies. Un homme était venu me courtiser.

Je ne pensais pas avoir abusé de l'alcool à ce point.

J'entends la voix d'un homme à l'extérieur de la chambre. J'ouvre la porte et me mets à courir vers la sortie.

– Hématite ?

Comment peut-il connaître mon nom ?

Je tente de m'échapper, mais, dans mon empressement, j'oublie d'enlever le verrou. L'homme me rejoint en quelques enjambées. Il se tient le dos droit, malgré son âge avancé. Il me prend le bras fermement en essayant de m'éloigner de la porte. Je tente de me débattre en criant, puis je croise son regard épuisé rempli de tendresse et de découragement. Pendant quelques secondes, je crois apercevoir, dans ses yeux, une dernière étincelle qui me rappelle notre première rencontre dans un bar…

… il y a quarante ans de cela.

Il verse une larme et mon doigt la recueille. Mon regard s'attarde sur mes mains plissées, puis se fixe dans celui de mon mari. Je lui souris timidement. Il me prend dans ses bras.

Je suis dans les bras d'un homme inconnu.

– Qui êtes-vous ?

SANS DOUTE UN JOUR

Florissante contrée par-delà les horizons
Toi qui m'appelles dans un murmure sauvage
Les cris de l'aigle sont des ailes qui me portent
Et me font rêver à de vastes paysages

Dans un songe ponctué par le son des automates
Et le brouhaha des gens mécaniques
Je m'imagine parcourir les plus hautes montagnes
Ou contempler l'étendue des vastes déserts
Me noyer dans le vert des plus sombres forêts
Ou plonger mon regard dans les profondeurs de la mer

J'entends dans le bruit de la ville ton invitation
Qui s'évapore comme un doux mirage
Alors que mes pieds se perdent à revers
Cherchant la sortie d'un engrenage sans fin

Emmanuelle Tardif

TOTALITÉ ET SENS

(Ah, la beauté du réel m'annonçait la perte qui m'acculait aux doux ralentissements de la fortune, de l'exaltation, permission de l'inconcevable, sans cessation ni commencement.)

Les effrois embellissent la discorde entre l'obscur et l'intégrité du complet, entre la capitulation à voguer dans la beauté et l'insanité de l'indécouvert.

Que faire dans l'agitation (paradoxalement) — révélation, affront — capitaliser le tâtonnement, à étendre un bien dont l'aboutissement et la surprise au goût céleste font le devoir : à savoir un murmure endormi dans la folie, qui déchaîne le frôlement en nous, facilitant l'oublieux passage immémorial du dicible au fragmentaire, à rêver de ce qui s'érode à l'imparfait.

L'extase, toujours l'extase retrouvée aux antipodes de la contemplation, et proclamer : ce qui est réel est plein ; le sens est reproduit à l'éternel, entendre le mugissement du déréel sur le ciel.

Totalité enveloppée durement : tentation dans laquelle un frottement du possible se réduit au soupir de l'être, à l'inconnu qu'il souhaite… nu.

Une pensée dérobée s'oriente vers la quiétude dans laquelle renaissent les vestiges de son passé.

Le non-sens et l'erreur s'allient dans les pensées attrapées mais inobservables, qui démentent la limitation du sensible démantelé, rieur et qui nous évince à toute heure.

S'il n'y existait plus l'espérance de survivre sur l'emprise du réel, les imageries effaceraient les paroles.

La déformation qui conçoit les tentations de ce que l'on dit resplendit à l'intérieur des contractions des paroles d'autrui. La voix s'enroule sur le monde et rien ne résonne à part l'immensité entre eux.

Plus question de dire ce que l'on pense quand l'irrépétible moment du total succombe et l'imaginaire se morcelle en articulations du non-dit.

L'irreprésentable son ou l'inabouti sont transfigurés au moment même où les voix bourrées de fuites retentissent et s'endorment. Mais, jaillissements : désemparés, les mots dénudent silence et temps.

Perturbation intéressante entre prémonitions et trembleurs ; quelques intrigues surgies d'une finalité inscrite dans la césure du profond : l'inimitable ardeur de la détresse, le total.

Dire : plus éviter qu'autre chose. Devancer l'éphémère par notions liées aux nuits de l'incomplet.

Une mort… là où réside l'enrichissement de l'opportun manqué, une vérité à repenser sans y penser.

La pensée démesure l'étendue clairsemée de son pouvoir pour exploiter et exaspérer sa fragilité.

Moments non-vécus : un sentiment discordant souvent créé par une figuration corrompue d'un baiser à l'aveuglette.

Ce qui est dit s'incline pour mourir dans la lueur de l'inouï, ce qui dissout les antériorités inexpliquées.

Le temps engloutit la fébrilité utopique d'un monde sans abîme, gracile et pourtant fissuré à jamais en finir : visions et objets, pénombres et reflets, définitions et nuits, fureurs et énigmes.

Qu'en est-il de la finalité ? Les divagations voilées qui s'enchevêtrent pour soulager ce dont l'irréalisable se plaint.

L'incertain qui s'évanouit dans les représentations, cet état innommable que tu ne possèdes plus.

Le désir est extériorité en tant qu'enfermement.

TOUCHER DE SES YEUX LE SON QUE FONT LES FLEURS

On n'a rien vu venir

« C'est rare qu'on aperçoit des étoiles en ville »

On s'est fait sourds à nos propres voix

« Les rouges-gorges ont les plus beaux chants »

J'ai mangé ton cœur tu as siroté mon sang

Après cinq sushis je n'ai plus faim

Je sens le parfum de tous ces gens sur ton corps

La rosée sur l'herbe avait une odeur

Pas besoin de toucher à tes affaires ; je sais ce qu'il y a

Tu m'as prêté ta veste, j'avais froid

« C'est la fin, tu sais ? »

Florianne Beignet

Tu cales ton whisky en me regardant

Le seul oiseau que j'ai vu voler c'est la mouette

Je pars en claquant la porte pour que tu m'entendes

« La basse ajoute vraiment au rythme »

Je vais manger mon amertume seul dans ma chambre

« Je préfère le vin aux alcools forts »

L'odeur du weed « C'est ça, va planer »

« J'aime bien l'odeur du muguet »

Les draps n'ont plus la même chaleur

Je t'ai toujours caressé avec violence

Je crois que j'aimerais ça m'envoler

DOUZE HEURES

J'ai eu le don de troubler la fête
De me tourmenter l'esprit
De m'attacher à tout et à rien
De toujours recommencer à zéro

J'ai pris des polaroïds
Accumulé des diplômes
Comme preuves de mon existence
Sans succès
J'ai suivi mon instinct
Jusqu'à déambuler seule la nuit

J'ai décimé mes talents
Dilué mon esprit
Me suis givré la face
Ensevelie sous les draps
À varger dans le vide
À rêver de revenir aux racines

Je retournerai en Asie
Je perdrai douze heures
Dans un vol de nuit
Pour faire partie de la foule
Sans être à contresens
Comme si je n'avais jamais quitté

Je vais renaître
(Où j'aurais dû)

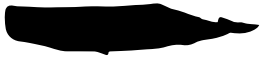
Louna Marois-Demers

5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées